

jamais ce manteau si commode et si chaud, dit la même voix que j'avais entendu déjà — la voix de la femme au châle. Mistress Todd a raison ; vous aviez, hier, tout en blanc, une tournure trop remarquable. Je vais me promener dans les environs, pendant que vous resterez ici ; les cimetières ne me vont pas tant qu'à vous. D'ici à ce que je revienne, ayez fini votre affaire ; et tâchez d'être, avant la nuit, de retour chez nous...

Disant ces mots, elle se retourna et revint sur ses pas, le visage de mon côté. Ce visage était celui d'une femme assez âgée, brun, sillonné de rides, annonçant la santé, avec une physionomie qui n'avait rien de malhonnête ou de suspect. Elle s'arrêta près de l'église pour serrer son châle autour d'elle.

— Bizarre, se disait-elle, je me la rappelle toujours bizarre, avec ses inventions et ses caprices !... Mais sans malice, pourtant, — sans plus de malice, la pauvre âme, que l'enfant qui vient de naître.

Elle soupira, regarda les fossés, autour d'elle, avec une espèce de frisson, branla de la tête, comme si ce lugubre spectacle ne lui plaisait guère, et disparut en tournant le coin de l'église.

Je me demandai, un moment, s'il fallait ou non la suivre et lui adresser la parole. Mon vif désir de me trouver face à face avec sa compagne me fit opter pour la négative. J'étais certain de revoir la femme au châle si bon me semblait, en attendant près du cimetière qu'elle revint comme elle l'avait promis ; — il me semblait, d'ailleurs, plus que douteux qu'elle pût me donner le renseignement à la recherche duquel j'étais. Peu m'importait la personne qui avait transmis la lettre. La personne qui l'avait écrite concentrait sur elle tout l'intérêt, et pouvait seule nous fournir les informations requises ; or, cette personne, j'en demeurais mainte-

nant bien convaincu, était là devant moi, dans le cimetière.

Pendant que ces idées me traversaient l'esprit, je vis la femme au manteau se rapprocher de la tombe et la contempler, debout, pendant quelque temps. Ensuite, elle jeta un regard autour d'elle, et, tirant de dessous son manteau un linge blanc, serviette ou mouchoir, elle s'achemina obliquement vers le ruisseau. Il pénétrait dans le cimetière par une petite baie en arceaux, pratiquée au bas du mur, et en sortait après un cours sinueux de quelques douzaines de mètres, par une issue toute pareille. Elle trempa le linge dans l'eau, et revint du côté de la tombe. Je la vis baiser la croix blanche, puis s'agenouiller devant l'inscription et passer, à plusieurs reprises, l'étoffe humide sur le marbre souillé.

Après avoir réfléchi au meilleur moyen de l'aborder sans lui faire peur, je résolus de franchir la muraille que j'avais devant moi, de faire ensuite le tour par l'extérieur, et de pénétrer à nouveau dans le cimetière par la barrière la plus proche du tombeau, afin qu'elle me vît approcher. Elle était si absorbé dans son pieux travail qu'elle ne m'entendit pas venir jusqu'au moment où je franchis la barrière. Alors elle leva les yeux, se dressa sur ses pieds avec un faible cri, et demeura devant moi immobile et muette de terreur.

— Ne vous effrayez pas, lui dis-je. Bien certainement vous vous souvenez de moi ?

Je m'étais arrêté en prenant la parole, — je fis ensuite, mais sans me presser, quelques pas en avant, — puis, je m'arrêtai encore, — et m'approchai d'elle ainsi, petit à petit. Si quelques doutes m'étaient encore restés, ils se fussent dissipés à ce moment. Là, — se révoltant par l'effroi même qu'elle exprimait, — là, devant moi, me regardant par dessus le tombeau de mistress Fairlie, j'avais bien la même figure qui m'était apparue pour la pre-

mière fois sur la grande route, au clair de lune.

— Vous vous souvenez de moi ? repris-je. Nous nous sommes rencontrés, la nuit, et je vous aidai à retrouver le chemin de Londres ; sûrement, vous n'avez pas oublié cette circonstance ?

Ses traits se détendirent et de sa poitrine oppressée sortit un soupir de soulagement. Sous l'immobilité de mort que la peur avait imposée à ses traits, je vis, à mesure, qu'elle me reconnaissait mieux, reparaître comme une vie nouvelle.

— Ne vous forcez pas, continuai-je, à me parler dès à présent. Prenez le temps de vous assurer que vous avez affaire à un ami.

— Vous êtes bien bon pour moi, murmura-t-elle ; aussi bon maintenant que vous le fûtes naguère.

Elle se tut, et, de mon côté, je gardai le silence. Ce n'était pas seulement pour lui laisser le temps de se calmer, mais aussi pour me donner à moi-même celui de réfléchir. Sous les pâles clartés du soir, nous nous recontrâmes encore, cette femme et moi, un tombeau entre nous, les morts autour de nous, dans cette enceinte close de toutes parts, au sein du vallon solitaire. L'heure, l'endroit, les circonstances qui nous mettaient ainsi face à face, parmi ces collines désertes, dans ce silence universel ; les graves intérêts encore en suspens, et sur lesquels allaient peut-être exercer une influence décisive les quelques paroles qui s'échangeraient entre nous ; le pressentiment que, selon toute apparence, l'avenir tout entier de Laura Fairlie dépendait, en bien ou en mal, de la confiance que je saurais ou non inspirer à cette infortunée créature, immobile et tremblante, auprès du tombeau de sa mère ; — tout cela devait contribuer à ébranler la fermeté, la pleine possession de moi-même, sans lesquelles je ne pouvais faire un pas dans la voie difficile et périlleuse où je m'étais en-

gagé. Pénétré de cette idée je fis d'énergiques efforts pour ne perdre aucune de mes ressources, et tirer parti des quelques instants accordés à mes rapides calculs.

— Êtes-vous plus calme, maintenant ? lui dis-je aussitôt que j'estimai venu le temps de reprendre la parole... Pouvez-vous me parler sans vous sentir effrayée, sans oublier que je suis un ami ?

— Comment vous trouvez-vous ici ? me demanda-t-elle, sans prendre garde à ce que je venais de lui dire.

— Ne vous rappelez-vous pas ce que je vous disais, à notre dernière rencontre, de mon prochain départ pour le Cumberland ? Depuis lors, j'ai toujours résidé dans ce pays ; je suis toujours resté à Limmeridge-House.

— A Limmeridge-House !... Tandis qu'elle répétait ces paroles, son pâle visage s'illumina ; son regard, errant et vague, s'arrêta sur moi, exprimant un intérêt soudain. — Ah ! dit-elle, que vous avez dû être heureux !... — Et, dans sa physionomie, je ne retrouvai plus la moindre ombre de son ancienne méfiance.

Je profitai de ce premier moment d'abandon pour observer sa figure, avec une attention et une curiosité que la prudence m'avait interdites jusque-là. Je la contemplai, l'esprit encore plein du souvenir de cet autre charmant visage qui, sur la terrasse du château, éclairé par la lune, me l'avait si vivement rappelé. En miss Fairlie, j'avais retrouvé Anne Catherick. Dans celle-ci, maintenant, je retrouvais miss Fairlie ; et leur ressemblance m'apparaissait d'autant plus nette, que je voyais, du même coup d'œil, en quoi différaient ces deux femmes, en quoi elles étaient pareilles. Leur galbe, pris en général, la proportion relative de leurs traits, la couleur des cheveux, la petite indécision nerveuse dans le mouvement des lèvres, les dimensions de la taille, le port de la tête, l'allure du corps, m'offraient des